



Exposition Daniel Cordier (1920-2020), l'espion amateur d'art
Transcription de la lettre de Daniel Cordier expliquant
les raisons de la fermeture de sa galerie

Mon Cher Ami,

Je raconte dans la préface du catalogue de ma dernière exposition « 8 ans d'agitation », les raisons pour lesquelles j'ai ouvert cette Galerie.

Je voudrais vous dire, ici, les motifs de sa fermeture.

Bien sûr, il y a des raisons financières.

Depuis quelques mois - peut-être depuis quelques années, une crise s'est emparée du marché des tableaux ; menaçant d'abord les jeunes peintres, elle s'est étendue progressivement aux artistes établis dont la cote repose sur des qualités plastiques reconnues.

Cette situation a plusieurs origines. D'abord, une crise foudroyante qui a démantelé la Bourse de New-York et celle de Paris, sans que celle-ci récupère la santé de celle-là. Le commerce des Arts est particulièrement sensible aux fluctuations de la politique et de la Bourse, et les menaces, réelles ou supposées, que l'opinion croit discerner dans l'un de ces domaines sont toujours désastreusement ressenties par un marché qui reste, en dépit de son extension, très étroit, donc fragile. Il y a eu aussi, il y a encore, une crise larvée dans d'autres branches du commerce, sans qu'il soit possible d'en déterminer avec rigueur les causes variées.

La crise de la Bourse a touché durement les deux douzaines de spéculateurs qui avaient réinvesti les bénéfices de celle-ci dans l'achat de tableaux, l'ascension spectaculaire de leurs prix depuis Pollock et de Staël ayant montré des possibilités d'enrichissement rapide. L'apport des capitaux étrangers au marché des tableaux, jetés soudain dans ce circuit exigü, a porté, en quelques années, la fièvre à son paroxysme. C'était l'euphorie pour les peintres, les marchands et les collectionneurs ; le forcing appliqué à la production des œuvres et à la surenchère des prix prenant de surcroît des allures et l'acharnement d'une compétition sportive. Cependant les tableaux achetés sans amour ne devaient pas restés longtemps chez ceux qui les possédaient et repartaient sur le marché aussitôt que des bénéfices substantiels pouvaient en être retirés, d'où : cessation des achats, commencement des liquidations, arrêt de la hausse. On en est là.

On a beaucoup parlé d'effondrement des cours. Or, il n'y a pas eu, à proprement parler, « baisse » sur des cotes qui n'avaient aucun rapport avec la qualité des œuvres proposées, mais qui s'élevaient en fonction des bénéfices prévisibles. En dépit de quelques ventes aux enchères où les prix de certaines vedettes ont flanché (plus par l'absence de qualité des tableaux proposés que par manque d'acheteurs pour des pièces de ce peintre), la fièvre retombée, on a retrouvé un public grossi et une clientèle d'amateurs passionnés qui, malheureusement, ne possédait pas les moyens de consacrer pour sa délectation ce que d'autre investissaient pour « affaires ». Il serait hypocrite de condamner, au nom



d'une morale tardive, des opérations qui ont fait le bonheur de tous ceux – peintres, collectionneurs, marchands – qui y ont participé : ni dupes, ni coupables – des gagnants.

Cette perturbation financière arrive, d'ailleurs, au moment où le doute s'est emparé de l'esprit du public quant au sérieux des expériences esthétiques développées ces dernières années. La hâte de l'exécution, la pauvreté de l'inspiration donnant à penser qu'il n'y a pas de rapport justifié entre le prix d'un tableau contemporain et sa qualité esthétique. Les peintres qui fabriquaient ces œuvres dans un climat de mépris pour le seul public qui avait les moyens de se les approprier, devaient à la longue, le premier snobisme repu, se retrouver seuls en face d'un public informé, digne et compréhensif, mais dépourvu de toute capacité financière. On ne peut à la fois préparer une révolution et réclamer la complicité du pouvoir établi que l'on cherche à détruire.

Il y a une autre vérité. En France il n'y a jamais eu, depuis le XIX^{ème} siècle, de collectionneurs pour l'Art de leur temps. Où sont les collections françaises d'impressionnistes, de Cubistes, de Surréalistes ou d'Art Abstrait, qui sont l'orgueil des collectionneurs suisses, allemands ou américains ? Le véritable goût des collections françaises, c'est à la suite des Bouguereau ou Carolus Duran, pour Dunoyer de Segonzac, Brianchon, Buffet, Brayer, etc... qu'il s'exprime, c'est-à-dire pour une peinture traditionnelle sans lyrisme et sans vérité mais aussi sans danger. C'est l'Etranger qui, par ses achats massifs et réguliers, a entretenu une Ecole qui trouvait ses amateurs dans le monde entier sauf à Paris. L'Etat, depuis près d'un siècle, a brimé les créateurs de l'Art vivant : par son enseignement désuet à l'Ecole des Beaux-Arts, le choix des lauréats qui raflent toutes ses commandes, le ridicule des Salons officiels, la politique d'achat irresponsable du Musée d'Art Moderne ; exemples navrant de la confusion des valeurs et de l'indifférence de ses dirigeants. Pour les peintres de tous pays, Paris restait, par son rayonnement culturel, politique et sentimental, un centre d'attraction justifié par la présence de quelques écrivains et de quelques marchands qui épaulaient efficacement leurs débuts. Mais l'indifférence du public et les brimades de l'Etat ne vont-elles pas bientôt conduire à la désertion de Paris comme capitale incontestée de l'Art Moderne ?

Nous assistons au commencement de cet exode. D'abord, les dimensions de cette ville ne sont pas à l'échelle de la civilisation moderne ; c'est en passe de devenir un lieu de vacances et de divertissement, de moins en moins de création. Pour interpréter son époque, un artiste doit en connaître la réalité et la sensibilité. Celles-ci se sentiraient-elles davantage et mieux à New-York, qui, si l'on n'y prend garde, pourrait bien détrôner Paris comme centre provisoire du monde ? Le marché des Arts s'y exerce activement, renforcé, ses dernières années par l'exaltation d'un art autonome, national, dont la qualité incite les Américains, principaux clients de l'Europe, à en désertir le marché.

Il y a, là-bas, des collectionneurs à qui une habile politique fiscale de l'Etat permet d'enrichir les Musées en exerçant, avec bonheur, leur propre passion.

Il y a en Amérique une curiosité, un goût et des moyens qui expliquent pourquoi dans quelques temps, New-York, après avoir été un marché, deviendra peut-être à son tour un centre culturel prépondérant.

Peut-être, ce qui se prépare, est-il l'émiettement, sur la planète, de foyers refusant la suprématie d'aucun d'entre eux en particulier, à la ressemblance de l'Italie et de la Renaissance. Quoi qu'il en soit, la situation de Paris, dans ce domaine n'appartient plus qu'à l'Histoire.

Mais, là ne sont pas les seules raisons de ma fermeture. Les motifs personnels ont pris le pas sur les autres et précipité ma décision.

Après huit ans d'une activité qui exige une intense ferveur, une longue patience et une haute énergie, la baisse normale de cette tension m'a fait désirer la recherche d'une existence plus conforme à mes goûts et à mes ambitions. Dénicher de nouveaux talents, présenter des tableaux, interpréter les



mouvements de l'Art Contemporain, de tout cela les nécessités d'une Galerie m'ont fort éloigné depuis quelques temps.

Le danger, pour un marchand de tableaux qui aime la peinture, est de devenir un commerçant, de perdre tout contact avec ce qui a été à l'origine de son entreprise : l'amour de l'Art. Les obligations quotidiennes arrivent alors à ne plus faire considérer la peinture que comme une marchandise interchangeable : shampoing ou lampe à souder. J'en suis arrivé là. Les discussions d'intérêt avec les peintres, l'organisation matérielle des expositions, les contacts oiseux mais nécessaires à un commerce, dévorent le meilleur d'un temps qui vient à me manquer pour ce qui reste la principale passion de ma vie, : la peinture. Pour préserver cette passion, je désire m'éloigner d'une forme d'activité qui menace de l'éteindre. Je continuerai à défendre, par des ouvrages et de vastes expositions, les artistes dont je pense qu'ils ont, à des degrés et pour des raisons inégales, un rôle à jouer dans les destinées de l'Art contemporain. Je n'ai donc aucun regret, au contraire. Pour être financièrement en mesure de continuer à présenter, dans le cadre de cette Galerie, les recherches les plus avancées de l'Art actuel, il m'aurait fallu consacrer une part toujours croissante de mon activité au commerce des tableaux, c'est-à-dire l'achat et à la vente d'œuvres de peintres « consacrés » qui, de ce fait, ne m'intéressent plus. L'image que je me suis faite de mon métier et de la peinture est si éloignée de cette formule que, pour rester fidèle à ma passion, je préfère sacrifier celle-là à celle-ci.

Comme la vie, tout continuera sous d'autres apparences, et c'est dans l'espoir de vous retrouver, fidèle, lors de mes prochaines expositions, que je vous dis à bientôt.

Daniel Cordier